

L'irruption de la guerre bouleversa la presse quotidienne des Français et des Allemands. Censure, cartographie de guerre, insultes, etc ... les journaux, tant régionaux que nationaux, changèrent de visage et servent la propagande avec plus ou moins de zèle dès les premiers mois de conflit. Dans tous les pays belligérants, la presse fut, tout au long de la Grande Guerre, un enjeu considérable pour le contrôle de l'opinion publique. Les journaux allemands et français furent soumis à étroite censure et durent se résoudre à informer le public par les seuls communiqués officiels quotidiens mais laconiques et répétitifs. Les rares journalistes non mobilisés distillent l'exaltation de la Patrie et les mensonges des états-majors, clament la dévalorisation de l'ennemi, dénoncent les atrocités commises par les troupes, relaient des bobards invérifiables, meublant et brochant jusqu'à l'intoxication. Voici quelques extraits de journaux allemands et français qui parurent en août 1914 ...



## **Elsässer Tagblatt / Le Quotidien Alsacien- Samedi 29 Août 1914 - Les Français à Sarrebourg**

« Voici ce qu'écrit le Strassburger Neue Zeitung (Nouveau Journal de Strasbourg) à propos de Sarrebourg :

Dans notre petite ville, ce sont principalement les casernes, les bâtiments publics ainsi que les logements des officiers qui sont détruits. Jusqu'à minuit, les troupes françaises avaient beaucoup bu dans les bistrotts, et c'est le clairon de la retraite sonnée au milieu de la nuit qui mit fin à leurs libations. Sarrebourg sombra peu de temps après dans un profond sommeil. C'est alors que, soudain, à 2 h du matin, dans le silence de la nuit, des coups de canon éclatèrent. Dans les minutes suivantes, de grandes flammes s'élançèrent et embrasèrent les bâtiments des casernes, où s'étaient installés confortablement les Français. Les canons tonnèrent longtemps ; partout, les bâtiments où les Français avaient élu domicile s'écroulèrent avec fracas. L'artillerie allemande avait l'air d'être bien informée quant aux endroits où s'étaient installés les Français, et elle les prit pour cible avec une sûreté incroyable. Une frayeur panique s'empara de la population. L'œuvre des obus incendiaires a été si rapide que l'on ne peut dire combien de Français moururent dans les décombres, des centaines, des milliers. Sous les ruines disparurent l'état-major et tous les généraux français. Ce sont surtout les tirs de notre artillerie qui ont fait de gros ravages et qui ont méchamment joué avec l'ennemi. Sur la route de Hesse, sur une surface de quarante mètres carrés, des trous profonds de cinq mètres donnaient une idée de la terrible efficacité de ces obus. C'est un miracle que relativement peu d'habitants de notre petite ville aient souffert de cette canonnade.

Peu d'habitants se sont montrés aimablement disposés envers l'armée française. Seules deux ou trois personnes se sont malheureusement comportées d'une manière peu glorieuse. Le champ de bataille offrait une vue horrible, et un gros travail de déblaiement fut nécessaire. Dans presque chaque champ se trouvaient huit à dix morts. Le nombre des tués était si important qu'il avait

été impossible d'établir l'identité des Français morts. Ils furent enterrés, ainsi qu'on les trouva, dans des fosses communes, pour leur dernier repos. Quant aux troupes allemandes, on releva les noms et on retira de leurs vêtements l'argent, les papiers et les souvenirs pour les remettre plus tard à leur parenté. Les premiers jours, alors qu'un soleil brûlant s'abattait sur la terre, une odeur pestilentielle de cadavre s'est répandue sur le champ de bataille.

Le combat d'artillerie a causé d'incroyables dégâts. La route de Phalsbourg et la ville haute ont particulièrement souffert. Les casernes de l'artillerie sont presque totalement détruites ; l'aile gauche de la caserne du 11e Régiment Uhlan est brûlée ; incendiés le mess des officiers du 15e Régiment Uhlan, deux magasins de vivres, les baraques du haut de la ville, ainsi que les nouvelles casernes du 3e Régiment de Chasseurs. Un grand nombre d'immeubles privés ont entièrement brûlé. Quelques douzaines de maisons ont subi de moins lourds dégâts, puisque ce sont surtout leurs toits qui ont été endommagés. Des milliers de tuiles et de vitres et de miroirs ont explosé sous le souffle des tirs. Mais il y a pire que ces dévastations : ce sont les pillages et les démolitions de nombreuses habitations privées et de bureaux effectués par la soldatesque française. Ils avaient apparemment des vues sur les appartements de nos officiers allemands et de nos fonctionnaires. Les Français doivent avoir eu la liste de ces demeures entre leurs mains. Certains appartements étaient horriblement dévastés et dévalisés ; le mobilier a été pulvérisé, du grenier à la cave ; ce qui pouvait être transporté a été volé. Juste deux exemples : dans le commerce de vins Antoine, ils ont vidé la cave à vin et, en remerciement, ils ont emporté dans leur fuite le cheval et la charrette de Monsieur Antoine, ainsi que le vin. Les Français ont fait des ravages terribles au Restaurant de la Gare. Après avoir vidé la cave jusqu'à la dernière goutte et tout cassé, ils ont volé l'argenterie. De telles choses furent nombreuses.

Les troupes françaises se sont aussi responsables de sévices et d'agressions. De nombreuses personnes ont échappé de justesse à la fusillade. Lorsqu'ils sont partis, ils ont emmenés une quantité de personnes en tant qu'otages, ainsi le conseiller auprès du tribunal d'Instance Göttgens, le contrôleur des impôts Mouvaux, le responsable de la voirie Viville, l'employé des chemins de fer Burger, le marchand de biens Albert, le chef des pensions Vogel, le maçon municipal Schultz, l'employé municipal Nonnenmacher avec sa femme et ses deux fils, le machiniste du service des eaux de la garnison Haas, le fils de l'employé des postes Martin et le maître serrurier Bernhardt. Jusqu'à ce jour, on n'a aucune nouvelle sur le devenir de ces disparus.

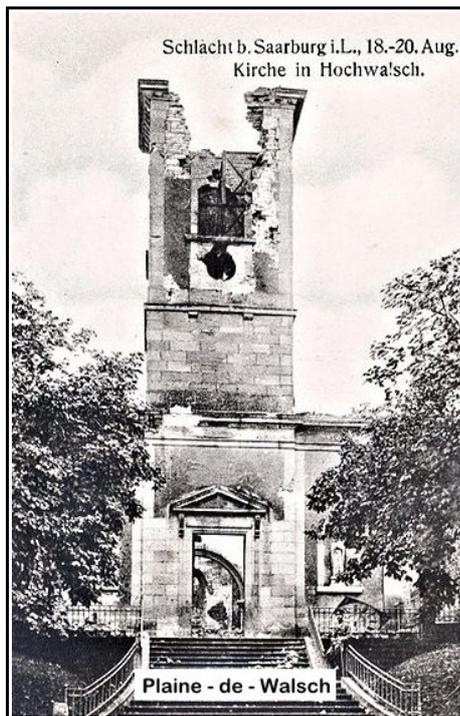
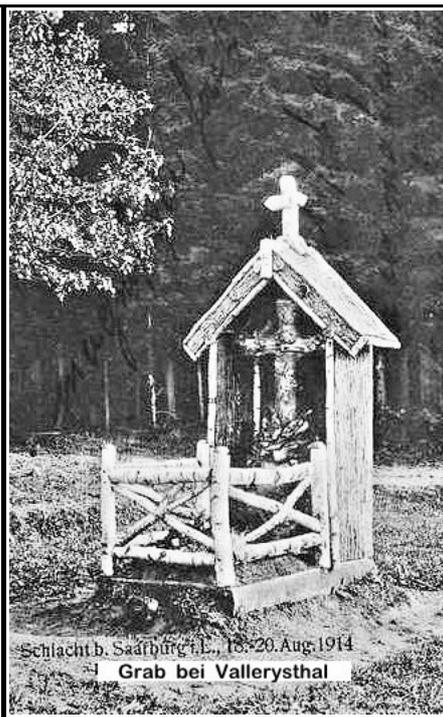
Malheureusement, le bombardement a aussi fait des victimes dans la population civile. La fille de Monsieur Reichheld, âgée de 17 ans, a été tuée par un éclat d'obus ; une dame Baumann, relevant de couches, a été mortellement blessée dans son lit ; la femme du banquier Frankel et les deux filles Rothfuss ont été gravement blessées par un schrapnell. A Imling, l'employé des approvisionnements Bader a été tué. A Plaine-de-Walsch, c'est toute une famille qui a été tuée. A Schneckenbusch, il y aurait onze morts. A Langatte, ce sont père et fils qui ont été fusillés parce qu'ils étaient soi-disant des espions allemands. A Hesse, huit personnes ont été tuées. Les bandes de meurtriers se sont aussi livrées à de terribles pillages dans les localités traversées dans leur fuite. »

\* Après une invraisemblable pérégrination qui les conduisit de centre de triage en camp de dépôt, ces civils sarrebourgeois furent emprisonnés au camp d'Issoire, dans le Massif central. Ils y retrouvèrent bien d'autres personnes de leur région, elles aussi prises en otages ou réquisitionnées par l'armée française. L'historien local Camille Maire - dans son ouvrage Prisonniers des libérateurs-Le drame des otages lorrains en août 1914 - révèle que 129 personnes demeurant dans l'arrondissement de Sarrebourg furent prises en otages ou réquisitionnées, puis internées à Issoire : [Le nombre de personnes de chaque localité est indiqué entre les parenthèses.]

Canton de Lorquin : Abreschviller (6) ; Aspach (1) ; Hattigny (4) ; Héming (4) ; Hermelange (1) ; Landange (2) ; Lorquin (9) ; Niderhoff (3) ; Nitting (5) ; Saint Quirin : (1) ; Vasperviller (1) ; Voyer (3).

Canon de Sarrebourg : Barchain (1) ; Brouderdorff (3) ; Buhl (1) ; Diane-Capelle (1) ; Hartzviller (2) ; Haut-Clocher (12) ; Hesse (2) ; Hoff (2) ; Imling (2) ; Niderviller (1) ; Plaine-de-Walsch (1) ; Sarrebourg (27) ; Schneckenbusch (5) ; Walscheid (4) ; Xouaxange (1)

- ✓ Les deux Hessois mentionnés étaient François Bagard, marchand de bois, et Alfred Verne, aubergiste et cultivateur.
- ✓ La personne signalée comme otage à Hermelange, c'est l'instituteur Theodor Hommes. Il a relaté son périple dans le livre « Une détention de 34 mois, racontée par un instituteur lorrain pris en otage », duquel vous avez lu quelques extraits.
- ✓ Parmi les otages de Lorquin figure François Laurent, le greffier du tribunal, qui a conté ses souvenirs dans le livre « Souvenirs d'un Lorrain interné en France et en Suisse pendant la guerre, de 1914 à 1918 », dont les premiers extraits viennent de vous être livrés dans les pages précédentes.



## **Strassburger Post / Le Courrier de Strasbourg- Vendredi 28 Août 1914. Trois jours de domination française à Sarrebourg**

Dans le journal « Saarburger Wochenblatt » (la « Feuille de la semaine sarrebourgeoise ») du mardi 25 août (le journal n'a pu paraître pendant 10 jours), figure un témoignage dont nous publions un extrait : « Des jours difficiles se trouvent à présent derrière nous, jours emplis de frayeurs, de préoccupations inquiétantes et d'émotions de la pire espèce. Après la fin de la mobilisation et l'avance des troupes en résultant, c'est d'un cœur joyeux qu'ici, à la frontière occidentale, nous avons assisté au début des opérations de guerre, qui menèrent nos troupes au-delà de la frontière française pour un premier assaut. Tout le monde était soulagé, puisqu'on considérait la menace d'une invasion ennemie de Sarrebourg comme étant éliminée.

C'est alors que, pour des raisons parfaitement réfléchies, débuta le retrait des forces allemandes en-dehors des zones françaises, bien au-delà de Sarrebourg, à la fin de la semaine du 9 au 15 août. Une chaleur étouffante et lourde régnait sur la ville et la campagne. Paniqués, les gens quittaient la ville par centaines, avec leurs familles, en abandonnant leurs biens à l'ennemi. On n'emportait avec soi que l'essentiel, ce que l'on pouvait transporter. Nombreux sont ceux qui quittèrent à pied la ville en danger, le lundi 17 août, jour de l'invasion des Français, la plupart ne sachant où trouver un petit endroit où ils seraient en sécurité. D'autres attendirent et firent face courageusement, voulant voir comment les choses allaient se passer.

C'est alors que s'abattirent trois jours terribles sur notre Sarrebourg et ses alentours. Dans la matinée du mardi 18 août, survint l'entrée des hordes françaises, arrivant par Imling. Peu après 8 heures, les avant-postes pénétrèrent dans la ville, se glissant avec crainte et timidité le long des maisons. Suivirent bientôt le gros des troupes et enfin une file multicolore offrant une image pittoresque et sauvage, composée de cuirassiers et de chasseurs à cheval, d'une compagnie cycliste, du 95<sup>e</sup>, du 29<sup>e</sup> et du 85<sup>e</sup> régiments d'infanterie, de l'artillerie, de l'artillerie de montagne et des divisions de mitrailleuses. Un général commandant la division et un commandant de brigade prirent quartier.

Ensuite, tout demeura calme ; les Français campèrent principalement dans les rues de la ville, où ils firent aussi la cuisine. Les habitants s'étaient enfuis vers des caves où ils seraient en sûreté, et gardaient leurs magasins et leurs logements fermés.

A notre grand regret, nous devons dès à présent déclarer que, après l'entrée des Français, certains citoyens manifestèrent publiquement une franche sympathie envers les ennemis de notre patrie, les accueillant à bras ouverts. Ces messieurs et ces dames pensaient apparemment que l'armée allemande se trouvait battue et en fuite, et que Sarrebourg était à nouveau une ville française. Le comportement

inimaginable et indigne de ces chauvins était encouragé par les fanfaronnades des troupes françaises, lesquelles voulaient mettre deux jours pour atteindre Strasbourg, arriver à Berlin en un court laps de temps, et écraser tout ce qui se trouvait au-delà du Rhin. On ne peut expliquer d'une autre manière que des ressortissants allemands accueillent les Français en vainqueurs, les fêtent en tant que triomphateurs, offrant des buffets aux officiers, les recevant avec du vin et d'autres bonnes choses dont les Allemands avaient été privés auparavant. Nous ne rentrerons pas aujourd'hui dans les détails. Ces quelques « Französlingen » [mot méprisant pour désigner les amis des Français] doivent se lamenter et être en rage aujourd'hui, après la débâcle subie par leurs amis. La plupart regretteront eux-mêmes leur attitude hypocrite. Nous avons l'espoir que les services administratifs qui enquêteront sur ces événements majeurs feront tout ce qui est nécessaire à l'encontre de tels êtres indignes, qui causent tant de tort à la population locale. Il est important de souligner que ce n'est qu'un petit pourcentage de la population demeurée sur place qui a participé à cette petite démonstration, et que la grande majorité des Sarrebourgeois s'est comportée correctement, se montrant à la hauteur de la situation.

Lorsque les Français eurent pris pied ici, les troupes allemandes se bougèrent et un tir d'artillerie intense fut mis en œuvre. Il est impossible de décrire les heures atroces que durent endurer les gens terrifiés, cachés dans les caves, serrés étroitement les uns contre les autres durant trois jours et deux nuits. Les fusillades furent horribles dès le mardi et le mercredi [les 18 et 19 août], mais elles montèrent en puissance, atteignant l'horreur dans la nuit de mercredi à jeudi, ainsi que le jeudi [20 août]. Le mugissement des canons de la plus sauvage des batailles n'a pas pu être plus terrible qu'il ne fut ici, au cours du dernier jour de la domination française. Et, lorsque les canons se sont momentanément tus dans l'après-midi du jeudi, ce sont les salves des fusillades qui prirent le relais.

La lutte fit rage dans les rues de la ville, section contre section. Homme contre homme. Le régiment du corps bavarois de Munich (régiment du roi de Bavière), qui dans cette guerre comptait déjà maintes actions héroïques audacieuses, prit Sarrebourg d'assaut et mit l'ennemi en fuite. Ce fut comme un cri de libération qui envahit la ville, lorsque les courageux Bavarois nettoyèrent Sarrebourg des hardis envahisseurs, au son des cors et des tambours. Les voilà qui apportaient le salut à ces pauvres gens. On respirait de soulagement : la domination française avait pris fin. Les pantalons rouges s'enfuirent en toute hâte, c'est à dire ceux qui restaient, ceux qui n'avaient pas été faits prisonniers, ou tués, ou blessés.

Les Français laissèrent de nombreuses centaines de morts, plus de cinq cents blessés, plusieurs centaines de prisonniers sur le champ de bataille dans et autour de Sarrebourg. Le feu des grenades et des obus allemands a fait rage dans les positions françaises du Reberg. Les pertes allemandes sont tout à fait minimes.

Bien pire que toutes ces dévastations, il faut déplorer les pillages et démolitions de nombreuses habitations privées et de bureaux réalisés par la soldatesque française. Les Français se sont comportés comme les Huns, sous les yeux de leurs officiers. Ils s'en sont particulièrement pris aux appartements de nos officiers allemands et de nos fonctionnaires. Les Français devaient sans doute avoir en main des listes de ces demeures. Quelques logements individuels furent horriblement dévastés et dévalisés, le mobilier étant

détruit du grenier à la cave. Ce qui pouvait être emporté fut volé.

Le comportement des troupes françaises à Sarrebourg suffit, à lui seul, à caractériser l'esprit d'absence de discipline. Le dernier petit reste de sympathie et de respect qui aurait encore pu sommeiller ici et là pour la France a été détruit. Nous espérons que nos régions et nos villes allemandes seront à l'avenir préservées de ces hordes d'hommes sans culture. Une satisfaction demeure tout au moins de ces affreux jours de frayeur : nous n'oublierons jamais la visite des Français à Sarrebourg, en particulier celle des pantalons rouges.

La défaite qu'ils ont subie ici fut totale. Après avoir été les témoins de la bravoure des armes allemandes, nous avons l'inébranlable conviction que celles-ci seront les vainqueurs de cette guerre. »



Ces deux cartes postales montrant les dégâts occasionnés par les Français dans les appartement de fonctionnaires, le 20 août 1914, furent diffusés dans tout l'Empire, comme preuve de la haute culture du peuple français, soi-disant si civilisé.

## L'EST RÉPUBLICAIN

### **Nancy. Vendredi 14 Août. Soyons tranquilles.**

Quelques-uns de nos concitoyens sont impatients de connaître les nouvelles de la guerre. Dès qu'on leur a dit : « Le canon tonne. » ou « Il y a un engagement de patrouilles à tel endroit. », ils voudraient avoir le résultat non point seulement de ce qui se passe aujourd'hui, mais de ce qui adviendra demain. Nous comprenons très bien ce désir. Mais il n'est à la portée de personne de le satisfaire. Je dois ajouter d'ailleurs que la population lorraine en sa grosse majorité n'a presque pas de fièvre, et qu'elle aime mieux attendre les nouvelles exactes et officiellement confirmées qu'apprendre des informations problématiques, et sujettes à caution. Les impatients qui montrent leur impatience sont relativement peu nombreux. Soyons tranquilles.

Le gouvernement, en complet accord avec l'autorité militaire, a décidé de ne communiquer les informations de la guerre que lorsqu'elles ont été contrôlées très minutieusement. Il ne nous laissera rien ignorer de ce que nous devons savoir. Que nous faut-il de plus ? Toute la presse a accepté d'un seul cœur patriotique cette discipline nécessaire. Evidemment les communiqués ne font pas mention des rencontres quotidiennes de patrouilles sur la frontière. A quoi bon ? Tout le monde sait, et la Palisse l'aurait affirmé avec sa grande autorité, que les soldats ennemis en guerre, quand ils sont près les uns des autres, ont une tendance à se tirer des coups de fusil, ou à se donner mutuellement des coups de sabre. Si on lisait tous les jours chacun de ces combats, on n'aurait plus aucune vue d'ensemble sur la situation générale.

Dans une guerre aussi formidable que celle-ci on doit s'attendre à des échecs passagers, à des sacrifices cruels. On ne met pas dans sa poche plusieurs millions d'hommes armés.

Pour vaincre et écraser les Allemands, nous verserons bien des larmes, bien du sang. Mais rien ne nous découragera, si la fortune un instant nous devient contraire. Les âmes lorraines sont bien trempées. La France tout entière est aussi calme, aussi héroïque que la Lorraine. Et la victoire nous sourit déjà. Soyons tranquilles. Signé : René Mercier.